This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581407 3

Belloy
NKO
~~1911~~ 99

# CHEF-D'ŒUVRES
## DRAMATIQUES
## DE
# DE BELLOY.

TOME PREMIER.

# CATALOGUE
## DES CHEF-D'ŒUVRES
### Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 11 liv.; de Racine, 6 v. 7 liv.; de Molière, 10 v. 10 liv.; de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine 1 liv. 4 s.; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 v. 2 liv.; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 v. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury, 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignant, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de de Belloy, 3 vol. 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure, 14 s.; de Saurin, 3 vol. 3 liv.; de Lafont, 16 sous; de G. de Merville, 15 sous; de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 v. 2 liv.; de Quinault, 6 vol. 6 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 v. 3 liv.; de Dhèle, 2 vol. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 9 vol. 10 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 vol. 4 liv.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

*dessiné par Littret, en 1765* — *gravé par R. Delvaux*

# CHEF-D'ŒUVRES
## DRAMATIQUES
## DE
# DE BELLOY.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS.

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, nº 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
VALADE l'aîné, Imprimeur-Libraire rue Plâtrière, J. J. Rousseau, nº 12.

1791.

c.Be

# TABLE

## Des Piéces contenues dans ce volume.

Vie de De Belloy, suivie du Catalogue raisonné et anecdotique de ses Pièces de Théâtre, et précédée de son Portrait.

Gaston et Bayard, Tragédie, précédée de la Préface, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

# VIE DE DE BELLOY.

PIERRE-Laurent Buirette DE BELLOY, né à Saint-Flour, en Auvergne, le 17 Novembre 1727, étoit fils de Jean-Laurent Buirette, Receveur des Gabelles de cette ville, et d'Antoinette Beaufils, dont le pere étoit Avocat du Roi de la même ville. La famille Buirette, originaire du Soissonnois, s'est distinguée, depuis long-tems, dans cette Province, et y fut annoblie en 1643. Quelques-unes de ses branches se disperserent; une alla s'établir en Auvergne et d'autres à Paris. Jean-Laurent Buirette fut aussi appelé à Paris, pour quelques affaires, pendant la suite desquelles il y mourut; et il y laissa son fils, Pierre-Laurent, alors âgé de six ans, sous la tutelle de l'un de ses freres, Philippe-Henri Buirette, célebre Avocat au Parlement. Cet oncle voulut bien servir de pere à son neveu.

et il lui fit faire ses études au Collége Mazarin. Le jeune Buirette s'y distingua, de maniere à faire pressentir quels seroient ses talens futurs ; ce qui engagea son oncle à le destiner au barreau, même sans son aveu, parce que cet Avocat regardoit la carriere du barreau, où il s'étoit illustré, comme la premiere de toutes. Le pupile obéit, malgré lui, mais sans murmurer, aux volontés de son tuteur, et se partagea, en secret, entre l'étude du Droit et la lecture des Lettres, qu'il aimoit déja lui au-dessus de tout. Ce fut dans ce tems-là, en 1748, ayant atteint l'âge de vingt ans, qu'il fit la connoissance de M. Gaillard, dont il fut l'ami intime, pendant vingt-sept ans, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de ses jours ; et c'est de M. Gaillard, qui a écrit la Vie de son ami, avec beaucoup d'étendue et de détails intéressans, pour la belle édition, en six volumes *in*-8o., avec figures, qu'il a donnée de ses Œuvres, en 1779, que nous empruntons les principaux faits que nous rapportons ici.

« Le hasard les avoit jettés, tous deux, dans la même carriere, dit M. Gaillard. Le matin

ils alloient entendre au barreau ces maîtres de l'éloquence polémique qui devoient, disoit-on, être leurs modeles ; le soir ils alloient au Théatre entendre d'autres maîtres d'éloquence, modeles de toutes les nations dans l'art divin d'émouvoir et d'attendrir.... »

« On admiroit dès-lors dans le jeune Buirette, parmi un grand nombre d'avantages, soit naturels, soit acquis, une connoissance du Théatre, au-dessus de son âge, et qui supposoit des réflexions profondes, jointes à un sentiment exquis ; mais ses études et ses projets à cet égard étoient un secret, même pour l'amitié. »

M. Gaillard veut parler ici des projets qu'eut Buirette de se faire Comédien. En effet, voyant que son goût pour la Littérature, et celui qu'il avoit, plus particuliérement, sur tout, pour le Théatre, alloient le priver des bienfaits de son oncle, il crut qu'il ne lui restoit d'autres moyens de vivre, en se livrant à ses goûts, que de se mettre dans une Troupe de Comédiens, et de passer chez l'étranger. Ce fut le parti qu'il prit, en se déguisant d'abord sous le nom de Dormont, et ensuite sous celui de De Belloy. Il

a toujours porté depuis ce dernier nom, qu'il a su illustrer en y joignant le titre d'Auteur d'Ouvrages célebres qui le transmettront à la postérité la plus reculée.

De Belloy parcourut les différentes Cours du Nord, et mérita par-tout de conserver l'estime des honnêtes gens. Celle de nos Ministres, qu'il rencontra dans ces Cours, et les honorables liaisons qu'il eut avec eux, contribuerent encore à lui donner une considération, dont il ne cessa jamais d'être digne.

Ce fut pendant son séjour en Russie qu'il composa sa premiere Tragédie, celle de *Titus*. Il quitta Saint-Pétesbourg et revint en France, en 1758, pour la faire représenter. *Zelmire*, *Le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy* et *Pierre le Cruel* succéderent bientôt à *Titus*, et placerent leur Auteur au second rang de nos Poëtes Tragiques; mais deux de ces Pieces, sur-tout, la Tragédie du *Siége de Calais*, et celle de *Gaston et Bayard*, lui donnerent le premier de tous les titres littéraires, celui d'Auteur patriote. En effet, il est le premier de nos Écrivains Tragiques qui ait cherché à faire réel-

lement tourner ses talens poétiques au profit du patriotisme de son pays.

D'excellens Mémoires historiques sur les principaux Héros de ses Tragédies nationales, tels qu'Eustache de Saint-Pierre, Gaston de Foix, le Chevalier Bayard, les Coucys, les Vergys, les Fayels; un discours sur la langue et sur la Poésie françoises, un discours sur la Tragédie, et quelques Poésies fugitives, sont tous les Ouvrages que De Belloy a ajoutés à ses six Tragédies.

Le succès de *Zelmire* et celui du *Siége de Calais*, celui-ci, sur-tout, qui fut si éclatant, et que l'on compta pour deux, à cause du double objet poétique et politique de cette Tragédie, valurent à De Belloy une pension du Gouvernement, et la médaille dramatique, de la valeur de six cents livres, promise par Louis XV, en 1758, aux Poëtes qui seroient couronnés trois fois au Théatre, par les suffrages du Public. « Un honneur unique, car De Belloy est le seul qui ait obtenu cette médaille, étoit dû à un succès unique, dit M. Gaillard. »

« L'idée de cette médaille est aussi heureuse

que l'objet en est utile. Apollon, qu'on y voit gravé, tient un rouleau sur lequel sont écrits les noms de Corneille, de Racine, de Moliere. Un repli du rouleau paroît couvrir les noms des Poëtes contemporains, dignes aussi d'être proposés pour exemples. Cette inscription ingénieuse :

*Et qui nascentur ab illis,*

semble achever la liste, ou, plutôt, la suppléer. »

« La ville de Calais s'empressa également d'accorder au Poëte qui l'avoit célébrée une de ces distinctions singulieres, qui sont les vraies récompenses du génie ; elle l'adopta pour citoyen : elle plaça son nom dans ses registres publics ; et cette Patrie adoptive, cette Patrie conquise, par ses talens, lui devint plus chere que celle qui l'avoit vu naître. Les Lettres de citoyen qui furent envoyées de Calais à DE BELLOY étoient renfermées dans une boîte d'or, gravée aux armes de la ville, avec cette inscription :

*Lauream tulit, civicam recipit.* »

Le succès de *Gaston et Bayard*, Tragédie qui réunit aussi le double mérite poétique et politique, ouvrit les portes de l'Académie Françoise à DE BELLOY. Il y fut reçu le 9 Janvier 1772, à la place du Comte de Clermont, Prince du Sang, et il obtint encore à cette époque de nouvelles graces de la part de Louis XV.

Mais avec toute cette gloire, et toutes les faveurs, DE BELLOY vecut toujours dans une situation qui approchoit fort de la pauvreté, « parce que le déplorable état de sa santé lui donnoit plus de besoins que n'en a ordinairement le commun des hommes, dit encore M. Gaillard. Le climat rigoureux de la Russie avoit jetté dans son sein, avant le tems, des principes de destruction et de mort. C'étoit au milieu des langueurs et des souffrances qu'il avoit composé ses meilleurs Ouvrages ; c'étoit dans un corps infirme et succombant sous le poids des maux qu'habitoit cette ame vigoureuse, qui élevoit les autres ames à sa hauteur, qui réveilloit au fond des cœurs le patriotisme assoupi, qui combinoit des plans, qui créoit

des beautés, qui prêparoit des effets utiles, qui laissoient des impressions durables.... »

Il termina sa trop brieve carriere le 5 Mars 1775, n'étant encore âgé que d'environ quarante-huit ans, et en ayant, depuis long-tems, prévu la fin. Le pinceau, le burin et le ciseau se sont empressés à transmettre ses traits à la postérité.

M. Caffiéry, Sculpteur du Roi, a exposé au Louvre cette année, 1789, le buste, en marbre, de ce Poëte patriote, destiné à décorer le Foyer du Théatre François, comme ses Ouvrages en ornent la scene, et nous croyons que l'on pourroit mettre ces vers au bas de ce portrait.

Comme un autre Tyrthée, enflammant le guerrier,
De Belloy consacra ses veilles
A retracer les antiques merveilles
De nos Héros François; et, dans l'art des Corneilles,
Il vit ceindre son front de chêne et de laurier.

# CATALOGUE DES PIECES DE DE BELLOY.

*Titus*, Tragédie, représentée, au Théatre François, le 28 Février 1758 ; imprimée, à Paris, en 1760, *in*-12, avec une Épître dédicatoire, adressée à Madame la Duchesse de Villeroy, une Préface et des Observations, relatives à cette Piece et à la Poésie dramatique, en général, adressées à M. de Voltaire, et, depuis, dans l'édition des Œuvres complettes de l'Auteur, publiée, aussi à Paris, par M. Gaillard, son ami, en 1779, en six volumes *in*-8°., avec le Portrait gravé de l'Auteur, des figures gravées pour chaque Piece, et des Observations de l'Editeur sur chacune d'elles.

Le sujet de cette Tragédie n'est pas le même que celui qui fut traité par Du Ryer, par les deux freres Corneilles et par Racine, sous le titre de *Bérénice* et de *Tite*, ou *Titus*. La Piece de De Belloy est une imitation de *La Clemenza di Tito*, Opera Italien du célebre Abbé Métastaze, lequel Opera n'est, lui-même, qu'une imitation de la Tragédie de *Cinna*, ou *La Clémence d'Auguste*, de P. Corneille, avec quelques changemens de circonstances et de noms de personnages, qu'exigeoit cette conspiration particuliere.

Le *Titus* de De Belloy ne réussit pas à la premiere représentation, et il le retira, sans vouloir permettre qu'il fût jamais repris depuis, quelques sollicitations qui lui aient été faites à cet égard. M. Gaillard nous apprend, cependant, que De Belloy eut le projet, dans les dernieres années de sa vie, de traiter, de nouveau, ce sujet, sous le titre de *Bélus et Agénor*, mais il n'en eut pas le tems, et il ne nous est rien resté de cette seconde imitation de l'Opera de Métastaze.

M. Favart, pere, donna au Théatre Italien, le 20 Mars de la même année 1758, un petit Opera-Comique, d'un acte, intitulé *La Parodie au Parnasse*, et qui étoit la Critique de plusieurs nouveautés, des différens Théatres de Paris. On y trouvoit sur la *Titus* de De Belloy, qui n'avoit été représenté qu'une fois, ce vers plaisant.

« Titus perdit un jour : un jour perdit *Titus*. »

* *Zelmire*,

* *Zelmire*, Tragédie, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 6 Mai 1762; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres complettes de l'Auteur.

* *Le Siége de Calais*, Tragédie, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Février 1765; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au Roi, une Préface, des Notes historiques et un Mémoire sur Eustache de Saint-Pierre, à Paris, la même année, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres complettes de l'Auteur.

* *Gaston et Bayard*, Tragédie, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 24 Avril 1771; imprimée, avec une Préface et des Notes historiques, à Paris, en 1770, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres complettes de l'Auteur.

* *Gabrielle de Vergy*, Tragédie, représentée,

pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Juillet 1777; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à M. de Coucy, une Préface et un Mémoire historique sur la Maison de Coucy, et un autre sur celle de Fayel, à Paris, en 1770, *in*-8o., et, depuis, dans les Œuvres complettes de l'Auteur.

* *Pierre le Cruel*, Tragédie, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Mai 1772; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur.

Le sujet de cette Tragédie est la mort de D. Pedre, Roi de Castille, surnommé le Cruel, ou le Néron de l'Espagne.

Elle ne réussit pas à sa premiere représentation, et l'Auteur la retira, sans la faire imprimer alors. Elle lui fut demandée pour le Théatre de Rouen et pour celui de Bordeaux. Il y en envoya des copies manuscrites, et elle fut représentée à ces deux Théatres, avec beaucoup de succès.

M. Gaillard l'a fait entrer dans l'édition complette qu'il a donnée des Œuvres de l'Auteur, après sa mort, avec une Préface, qu'il a trouvée dans ses papiers, ainsi qu'un extrait de la Tragédie, qui fut

fait par l'Auteur, lui-même, peu de jours après sa premiere représentation, et inséré dans le *Journal Encyclopédique*, premier volume de Juillet, de la même année, 1772, des changemens faits à la Tragédie, une Vie de Pierre le Cruel, par De Belloy, et quelques Lettres relatives à cette Tragédie, et il y a joint un extrait de son *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, contenant le sujet de la Tragédie de *Pierre-le-Cruel*, avec des observations particulieres sur cette Tragédie.

Elle a été reprise au Théatre François, depuis la mort de De Belloy, et on l'y représente de tems en tems.

Voltaire a aussi traité ce sujet dans les dernieres années de sa vie, sous le titre de *D. Pedre*.

Il avoit fait, depuis long-tems, le plan de cette Tragédie, et l'avoit abandonné, par égard pour De Belloy, en apprenant qu'il en avoit une sur ce sujet; mais lorsqu'il sut que De Belloy renonçoit à la suite des représentations de *Pierre le Cruel*, il acheva son *D. Pedre*, qu'il ne donna, cependant, pas au Théatre, et que l'on trouve imprimé dans la collection complette de ses Œuvres.

M. Gaillard nous apprend encore qu'il s'est trouvé dans les papiers de De Belloy des fragmens de scenes d'une Tragédie de *Pyrame*

*et Tisbé*, et beaucoup de notes sur l'Histoire de la Ligue et du regne de Henri IV; ce qui pourroit faire présumer qu'il se proposoit de mettre ce sujet au Théatre, et de nous donner une nouvelle Tragédie patriotique de plus.

# GASTON ET BAYARD,

## TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY.

Manibus dabo lilia plenis....
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

VIRGILE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

# PRÉFACE.

LA nation aime qu'on lui retrace ses grands Hommes, et j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits la rend moins difficile sur les talens du Peintre. L'accueil, sans exemple, dont elle a honoré *Le Siége de Calais* m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée ; mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaisirs. Quel seroit mon bonheur si l'amour de la Patrie, cette passion sublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvoit élever assez mon ame pour leur donner un Poëte digne de les célébrer !

## *Objet moral de cette Tragédie.*

Après avoir tracé, dans les actions et les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen, j'offre ici à nos jeunes Mili-

taires leurs modeles particuliers, dans deux Héros que j'essaie de faire revivre sur la scene, et qu'il seroit bien glorieux de faire revivre dans nos camps.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, étoit né Général, comme Homere étoit né Poëte. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carriere. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes que de très-grands Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse, ses vertus, ses talens et ses graces en avoient fait l'idole de la nation. On le surnomma l'*Achille François*, parce qu'il étoit, comme le Héros Grec, *le plus beau et le plus brave Guerrier de l'Armée.* Quel modele arrachant qu'un Jeune Prince, dans sa vingt-deuxieme année, possédant toutes les qualités des vieux Capitaines, et à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie que l'excès de courage qui la lui a fait perdre !

Bayard, surnommé *l'Hercule de la France*, combattoit sous le jeune Gaston ; et, quoique fameux par de longs services, il ne dédaignoit

pas d'obéir à un Général dont il comptoit les talens plutôt que les années. Bayard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare et à Mézieres, est un exemple capable d'imposer à tant de Guerriers du second rang, à qui l'obéissance paroît un fardeau honteux. Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure incroyable, l'ame simple et sublime du Chevalier *sans peur et sans reproche* faire aimer nos anciennes mœurs, et en ramener quelques traces !

## *Réflexions sur les déserteurs.*

Afin que tous les Ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéressans pour eux, j'y fais paroître un simple Soldat, qui n'est pas, cependant, un personnage épisodique; car il forme le nœud et le dénouement de la Piece. Je souhaite que nos braves Grenadiers reconnoissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j'ai vus, dans le pays étranger, au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un seul qui ne pleurât son erreur et sa

folie. Tous s'étoient imaginé que la fortune les attendoit hors de leur Pays ; tous y avoient trouvé le malheur. Essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d'un service incompatible avec la noblesse du Génie François ; languir en Hollande dans la misere qu'une politique adroite y fait souffrir à nos déserteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle est la perspective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légéreté françoise devroit bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les nations étrangeres ; qui, loin de profiter d'une inconstance à laquelle elles doivent tant de Soldats, semblent être les premieres à venger la France de l'infidélité de ses enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Prussiennes de quelque Soldat François que le désespoir a réduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n'ai point placé mon déserteur dans cette affreuse situation : je ne lui ai donné que le sentiment qui les désole tous, ce souvenir persécuteur, ce regret continuel du lieu de sa naissance ; supplice que l'on ne connoît qu'au mo-

ment où on l'endure. C'est lorsqu'on ne voit plus sa Patrie qu'on sent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle, malgré nous, comme on ne sent tout le prix de la santé que dans l'instant où on l'a perdue.

## *Sujet historique.*

Quant au plan que j'ai suivi pour la conduite de mon sujet, je rappelerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de *Mithridate : Il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince, qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie ;* et je dirai la même chose de Bayard. J'ai fondu, en quelque sorte, toute l'histoire de ce Héros dans l'événement de la conspiration de Bresse, qui est la seule époque de sa vie, capable de soutenir un intérêt dramatique.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me suis beaucoup servi d'un morceau d'histoire excellent, ouvrage de la jeunesse de M. Gaillard. Ce morceau détaché sur Gaston de Foix est très-

court, mais plein de feu, d'énergie et de tableaux frappans. L'Auteur semble, par la rapidité de son style, exprimer celle des exploits de son Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois ? Je répondrai d'abord : lisez la Piece, et voyez s'ils se nuisent l'un à l'autre, si l'intérêt est trop partagé, s'il est affoibli ; et alors vous me condamnerez. Je demanderai ensuite, à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup de Tragédies ? Si dans celle de *Cinna*, par exemple, Auguste n'est pas autant le Héros de la Piece que Cinna ? Si Corneille ayant intitulé sa Piece tantôt *Cinna*, tantôt *Auguste*, auroit mal fait de l'intituler, tout d'un coup, *Auguste et Cinna ?* D'ailleurs, mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les Anciens, en cessant de nous assujettir à donner toujours à une Piece le nom d'un seul personnage. *Atrée et Thyeste*, *Rhadamiste et Zénobie*, *Octave et le jeune Pompée*, *les Freres ennemis*, *les Scythes*, &c. Voilà assez d'autorités.

Le fonds de l'intrigue de ma Tragédie est la conjuration de Bresse, qui eut pour Chef le Comte Avogare, et dont l'objet étoit de perdre entiérement l'armée françoise. Bresse, l'une des plus grandes villes d'Italie, étoit sur les derrieres de cette armée. Avogare fit soulever les habitans, et introduisit dans la ville l'armée Vénitienne, qui, par ce moyen, enfermoit, de toutes parts, les François, attaqués en tête par les Romains et les Espagnols. J'ai cru devoir supposer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort et plus vraisemblable à nos yeux que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un Italien que les François protégeoient avoit insulté le fils d'Avogare. J'ai feint que ce fils avoit été tué par les François mêmes, et que sa mort anéantissoit sa Maison. On sait combien les Seigneurs Italiens sont jaloux de leur nom. On sait, d'ailleurs, que, dans ce siecle, ils userent entr'eux, et plus encore envers la nation françoise, d'un raffinement de perfidie et de cruauté qui nous fait croire, aujourd'hui même, que la vengeance est plus ingénieuse et plus implacable en Italie que dans tous les autres climats

de l'Europe. La candeur françoise étoit toujours trompée, et dédaignoit souvent de punir. La force, qui se croit sûre de vaincre, pardonne la ruse à la foiblesse.

J'ai donné au Comte Avogare un complice que j'ai intéressé à l'action, à-peu-près comme Omar dans *Mahomet*, et non pas un de ces froids confidens, inconnus aux Grecs, et dont Paris commence à se lasser. Les deux traîtres contrastent avec les deux Héros. On verra, d'ailleurs, dans le cinquieme acte, que le second conspirateur m'étoit absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur et de scélératesse, que j'ai empruntés de quelques autres conspirations, et singuliérement l'horrible projet de la conspiration des poudres : projet dont le succès devoit paroître d'autant plus infaillible en 1512 que c'étoit le moment de l'invention de la mine, et que les François ignoroient encore ce secret infernal. J'avoue que ces deux assassins sont des lâches ; mais Néron est-il brave quand il empoisonne son frere ? et Mahomet quand il fait égorger un vieillard par un enfant ? Ce n'est pas dans le

pays du Stylet que j'ai dû changer des assassins en Héros.

## *Nouveautés dans le sujet.*

Quoique les sujets de conspirations soient un peu usés au Théatre, j'espere qu'on trouvera celui-ci traité d'une maniere assez nouvelle. Les deux scenes du Comte Avogare avec sa fille sont les seules dont le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des scenes connues ; mais je les crois absolument neuves par les détails, sur-tout celle du quatrieme acte, dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Piece. D'un autre côté, comme l'objet des conjurés étoit de détruire une armée entiere, leur plan exigeoit des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théatre ; et il favorisoit les détails militaires que le sujet m'offroit, d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devoit être d'une forme nouvelle ; car, pour placer le Spectateur dans le cours de l'action que j'allois lui développer, il étoit indispensable

de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe et un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenoit en Italie. Mais, pour que ce détail ne fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La scene où le Duc d'Urbin entreprend de gagner Bayard offre, dans les propositions du Duc, et dans les réponses du Chevalier, l'explication des intérêts des Princes et la peinture de leurs caracteres. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquieme acte est entiérement dans le goût des Grecs. Le vieillard que j'y fais paroître, pour la premiere fois, mais qui a agi pendant toute la Piece, ressemble beaucoup au Berger de l'*Œdipe* de Sophocle. De même, le Spectacle que j'ai osé hasarder en représentant, durant un acte entier, Bayard étendu sur une espece de lit est imité de la *Phedre* d'Euripide. Je n'aurois pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet dans le tems où notre Théatre étoit couvert de Spectateurs; mais aujourd'hui nous sommes libres de donner à la représentation toute la vérité de la Tragédie antique et de la nature. Mon audace a été heureuse; et il n'est

n'est pas permis à un Auteur d'être timide quand il est secondé par les sublimes talens de M. Le Kain.

## *Genre de cette Tragédie.*

Le genre de cette Tragédie est le genre héroïque, si divinement traité par Corneille, et dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples qu'on ne le croit communément. Il est vrai que chez les Anciens l'admiration est toujours si fortement excitée qu'elle va jusqu'aux larmes : elle est, d'ailleurs, toujours accompagnée et suivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop souvent contenté d'inspirer à l'ame une admiration tranquille ; mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes Pieces. Il y a toujours porté ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme ; et il a su, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes sublimes, les plus délicieuses que l'homme puisse répandre. Je n'excuserai pas si facilement ce grand Poëte d'avoir mêlé à l'admiration une terreur trop foible, de n'avoir point placé ses Héros, Nicomede, par exemple, et Sertorius, dans un péril assez immi-

nent, assez présent aux yeux du Spectateur pour produire cet intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuses, dont les Grecs auroient été jaloux qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque foiblesse.*

Pour moi, qui suis loin d'avoir ses droits et ses ressources, j'ai senti combien il m'étoit nécessaire d'employer le grand ressort de la terreur pour soutenir l'intérêt, et je l'ai portée aussi loin qu'il m'a été possible, dans mes trois derniers actes. La scene où les deux traîtres attendent l'événement du duel pour fondre sur le vainqueur et l'assassiner; celle où Euphémie voit son pere prêt à immoler son amant, et ensuite l'amant prêt à immoler le pere : enfin, la scene du cinquieme acte où l'on attend le signal de la mort de Gaston pour égorger, aux yeux du Spectateur, Bayard, déja blessé et sans défense, me paroissent des momens de terreur, tels que les Athéniens les desiroient, et tels que les François les desirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me semble que la terreur est le seul sentiment théatral qui se sou-

tienne à côté de l'admiration. La pitié est trop douce et trop foible : elle ne pénetre dans l'ame que par degrés et avec quelques préparations. Or ces préparations sont nécessairement froides à côté d'un sentiment aussi chaud que l'admiration qui pleure ; au lieu que la terreur peut frapper subitement un coup imprévu, qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi mon sujet pouvant se prêter également à la pitié ou à la terreur j'ai préféré la derniere après les scenes d'héroïsme.

### *Détails militaires.*

A l'égard des détails militaires, j'avois à peindre un siége, un assaut, une bataille, l'invention de la mine, sur-tout, la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, et qui passe encore pour un prodige. Voilà, sans doute, un champ vaste et brillant pour la Poésie. Je sais que beaucoup de gens condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de détail. Je sais qu'ils appellent épique tout ce qui n'est que poétique, et même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour

exprimer noblement une chose dont le nom propre seroit désagréable. Mais quand on lit *Alzire*, *Œdipe*, *Mithridate*, *Les Horaces*, *Pompée*, &c.; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son *Electre*, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare, lui-même, ne l'a peinte dans ses Odes; quand on trouve dans *Les Argiennes* et *Les Phéniciennes* d'Euripide des descriptions de campemens, de batailles et de siéges égales aux desctiptions d'Homere, quand on observe que la Tragédie des *Sept Chefs devant Thebes* est le plus fidele monument par lequel nous connoissions la maniere dont les anciens Grecs assiégeoient des places, on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cum talibus viris insanire*, et on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

## *Réflexions sur le style tragique.*

*Gabrielle de Vergy* a prouvé, par la différence du plan et du style, que je tâche de traiter et d'écrire mes Pieces selon la différence des sujets. Une Tragédie dont l'intrigue est purement amou-

reuse veut un autre ton qu'une Tragédie du genre héroïque. Le style de *Zaïre* eût été trop foible pour *Brutus*, et celui d'*Athalie* trop fort pour *Andromaque*. Mais vous trouverez dans cette *Andromaque* même, dans *Bajazet*, dans *Mérope*, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer épiques, et auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de générosité.

Si les descriptions qu'exige le sujet de *Gaston et Bayard* ne nuisent pas aux scenes de passion et de sentiment; si même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paroîtroient devoir se ressembler; si, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime, par sa rapidité, la fougue impétueuse d'un Soldat; si le récit de la victoire de Gaston peint, avec plus de gravité, la conduite plus tranquille d'un Général; si, enfin, j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre versification dramatique, les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie, car pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir

sur les anciens exemples notre style tragique n'aura bientôt qu'une seule couleur. Il perdra sur-tout l'harmonie, qui ne peut se soutenir sans la variété. Un Auteur Tragique qui sachant Racine par cœur en reliroit tous les jours quelques pages, l'étudieroit, le méditeroit, décomposeroit ses vers, chercheroit à pénétrer, à approfondir tous les secrets de ce grand Poëte, seroit étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile François, à la prodigieuse diversité de ses tours, à la multitude de ses heureuses figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections, et qui sont les principales sources de l'énergie, de la grace et de la richesse de la langue. L'ignorance, sous le nom de finesse et de délicatesse, répand chaque jour les chicanes les plus absurdes. Il faudroit ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de Critiques; il faudroit avoir sans cesse à la main les *Tropes* de du Marsais, pour apprendre à ces Docteurs ce que c'est qu'une Synecdoque, une Métonymie :

« Grands mots, que Pradon croit des termes de Chy-
» mie : »

Il faudroit pour réfuter ces pédans paroître pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raison et se taire ?

## *Avantages des sujets François.*

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au Public et aux Auteurs les sujets tirés de notre Histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me disant qu'il ne pouvoit être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord si les sujets Athéniens n'avoient plu qu'à Athenes. Mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Histoire, tenant à celle des nations voisines, les intéressoit plus que toutes les Fables de la Grece. Les étrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons et en exemples propres à toute l'Europe moderne ; et, en effet, il n'y a gueres d'Etats aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre et Bayard ne fussent plus nécessaires que des Orestes et des Philoctetes.

J'avois, dans la Préface du *Siége de Calais*, invité, avec instance, ceux qui cultivent le grand Art Dramatique à se saisir du riche fond de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n'a mis sur la scene un sujet vraiement François; et j'en conclus que les discours qui m'avoient été tenus pour me détourner de cette route ont été répétés à mes confreres, et les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, et, en même-tems les encourager à suivre mes exhortations qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince étranger a daigné m'écrire dans le tems du *Siége de Calais*. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connoissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer, et parce qu'elle peut exciter des génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes, surtout, enfin, parce qu'elle rend à la nation Françoise un hommage qui atteste la haute opinion que l'Europe à encore de nous, en dépit de nos détracteurs.

« Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre » *Siége de Calais* en étranger, et en homme peu » accoutumé à admirer, depuis quelque tems, » parce qu'on ne fait presque plus rien d'admi- » rable. MM. . . . . ont été témoins de l'effet » qu'a produit sur moi l'effort d'une belle ame » et de talens bien supérieurs. *Il s'est fait sentir* » *dans les pays même où l'on ne sent rien.* Vous » êtes le Poëte de votre nation et de l'honneur. » Je veux qu'on lise de vos beaux vers avant » d'aller au combat. *Si j'avois l'honneur d'y me-* » *ner des François*, je vous demanderois des » Hymnes. Vous souvenez-vous de cette corde » qu'on touchoit en pareille occasion chez les » Grecs, et de ce que produisoient le mode Ly- » dien et le mode Phrygien ? La Poésie n'a-t- » elle pas autant de pouvoir sur l'ame que la Mu- » sique ? *Continuez, Monsieur, à faire valoir les* » *beaux traits de votre nation magnanime ; les* » *autres s'en ressentiront.* Je suis las de faire des » Héros à coups de bâton. Vous me parlez de » Bayard ; donnez-nous au plus vîte ce bon Che- » valier. Je serai le vôtre dans tous les tems. »

Il me paroît difficile, après cette Lettre et après les traductions du *Siége de Calais*, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Histoire de France sont indifférentes aux étrangers. (1) Ainsi, j'ose me flatter que nos jeunes Poëtes rendront désormais plus de justice aux Héros de leur Patrie. Quant à la nation, en général, ces seuls mots, *si j'avois l'honneur de mener des François au combat* sont un témoignage précieux et éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche, depuis quelque tems, à tromper la nation sur cet article; on s'efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux. Non, je ne puis re-

---

(1) Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les étrangers ont pour ce genre. Un grand Roi, (Frédéric II, Roi de Prusse,) célebre par ses vertus et par son amour pour les Lettres, n'a point dédaigné, lorsqu'il n'étoit encore qu'héritier du trône, de représenter, avec sa Famille et ses Courtisans, la Tragédie de *Gaston et Bayard*. Il n'a point cru s'abaisser en remplissant, lui-même, le rôle de Bayard.

Ainsi la Gloire encore occupe ses loisirs;
Il sait être Héros, jusques dans ses plaisirs.

(Note de l'Auteur.)

tenir mon indignation lorsque je vois qu'en nous annonçant une décadence universelle on va nous y conduire, puisqu'on nous enleve l'estime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne soyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont besoin de persuader que leur corruption est générale ; ce sont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, et qui veulent

« Grossir, pour se sauver, le nombre des coupables. »

Racine.

# NOTE
## DES RÉDACTEURS.

LE sujet de la Tragédie de *Gaston et Bayard* est assez détaillé dans la Préface de De Belloy pour que nous nous croyions dispensés de le rappeler encore ici.

# JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GASTON ET BAYARD.

« L'AUTEUR du *Siège de Calais* en présentant à la nation les portraits du Chevalier Bayard et de Gaston de Foix a su servir, de nouveau, la Patrie et appliquer le genre le plus intéressant à l'objet le plus utile, dit le *Journal des Savans*, second volume de Juin 1770 ( quelques mois après que la premiere édition de cette Tragédie eût été publiée, et, à-peu-près, un an avant sa premiere représentation ). Les Grecs traitoient des sujets nationaux, et le Théatre étoit chez eux un instrument de la politique. C'est en cela qu'il les falloit imiter, et ce n'étoit pas assez de traiter, d'après eux, les mêmes sujets, intéressans pour eux, indifférens pour nous, du moins, quant à l'objet politique. Se borner à ces sujets c'étoit faire ce qu'avoient fait les Savans du sei-

zieme siecle, qui, pour imiter les anciens empruntoient leur langue et négligeoient la langue nationale, sans songer que les anciens avoient justement donné la préférence à la langue de leur pays. M. De Belloy a consacré ses grands talens à nourrir parmi nous l'esprit patriotique. C'est le Poëte national par excellence; c'est le Tyrthée des François. »

« Le moment de la vie de Gaston et de celle de Bayard que choisit M. De Belloy est celui de la conspiration de Bresse. Le Comte Avogare étoit le Chef de cette conspiration, dont l'objet étoit de perdre l'armée Françoise; mais presque toute l'histoire de Bayard et les rapides exploits de Gaston se trouvent fondus dans cet Ouvrage. C'est ce que Racine se glorifie d'avoir fait dans *Mithridate*. C'est ce qu'il a fait dans toutes ses Pieces, et, en général, ce talent de nourrir un sujet de tout ce que ses entours peuvent fournir d'intéressant a toujours distingué tous les grands Auteurs Dramatiques.... »

M. Gaillard, que nous croyons être l'Auteur de cet article du *Journal des Savans*, dans les observations dont il a fait suivre la Tragédie de

*Gaston et Bayard*, pour l'édition qu'il a donnée, en 1779, des Œuvres Dramatiques et Historiques de De Belloy, son ami et son confrere à l'Académie Françoise, dit encore que « cette Tragédie est composée dans le même esprit que celle du *Siége de Calais*, et que ce seul mot en fait l'éloge. »

« L'Auteur, porté, par inclination, ajoute M. Gaillard, engagé, par ses succès, et préparé, par une étude approfondie de l'Histoire, à célébrer au Théatre la gloire de la France, à lui retracer ses grands hommes et ses grandes actions, pour l'inviter à les reproduire, enfin, à lui inspirer cette estime de soi-même qui préserve du mépris des autres, cet amour de la gloire qui fait entreprendre les grandes choses, cet esprit patriotique qui sait les faire exécuter ne pouvoit proposer de meilleurs modeles que Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, et le Chevalier Bayard. Comme Poëte national ses devoirs sont remplis par ce seul choix; mais, comme Poëte Dramatique, on pourroit demander, d'abord, ce qu'il peut trouver de tragique dans le cours triomphant des prospérités de

Gaston, et dans cette suite d'exploits héroïques et d'actions vertueuses qui composent la vie du Chevalier Bayard ? »

« La réponse à cette question, ou objection, seroit que la Tragédie de *Gaston et Bayard* est dans le genre héroïque, dans le genre de Corneille, qu'on ne gagneroit rien, sans doute, à proscrire ; que la terreur et la pitié ne sont pas les seuls ressorts tragiques ; que l'admiration passionnée, l'admiration qui fait verser des larmes, qui rend la vertu plus chere et plus sacrée est un digne objet de la Tragédie ; que cette admiration, qui va jusqu'à l'attendrissement, renferme toujours une sorte de pitié noble qu'excite naturellement l'idée d'un grand sacrifice, que quand Pauline, par exemple, ( dans la Tragédie de *Polyeucte*, de P. Corneille ) met son mari sous la garde de son amant, et s'interdit ainsi à elle-même toute espérance, on la plaint autant qu'on l'aime et qu'on l'admire ; que, d'ailleurs, M. De Belloy dans *Gaston et Bayard* n'a point négligé la terreur et la pitié, proprement dites ; que ses deux Héros, entourés de traîtres et d'assassins, sont toujours en danger ;

que ce danger est très-pressant, puisque Bayard est réellement assassiné par un traître, et si dangereusement blessé qu'on désespere quelque tems de sa vie; que Gaston est prêt à périr par le jeu d'une mine, et qu'Euphémie placée entre son pere et son amant, tremblante pour tous les deux, toujours menacée de les voir périr, l'un par l'autre, toujours trompée par un pere perfide et dénaturé, doit exciter la pitié.... »

« Cette Piece, en général, ne nous paroît nullement inférieure au *Siége de Calais*, dont elle remplit également l'objet patriotique. La scene du Duc d'Urbin avec Bayard, au premier acte; la scene du défi, au second, sur-tout, celle de la réparation, au troisieme, sont de ces beautés qui font vivre éternellement les Ouvrages. La scene du coup de Théatre, au cinquieme acte; celle où Altémore vient poignarder Bayard, et où se fait l'explosion du Palais d'Avogare, au cinquieme acte, inspirent beaucoup de terreur. »

« Les caracteres des principaux personnages sont bien dessinés et bien nuancés. Gaston est un Héros brillant et aimable; Bayard un Sol-

dat sublime, un Guerrier vertueux; le Duc d'Urbin est dans une proportion avec ces deux personnages. Les deux traîtres (Avogare et Altémore) contrastent avec les deux Héros; Euphémie est intéressante par ses malheurs et par ses vertus; le vieillard Bressan intéresse aussi par son repentir et par son courage. »

« Le style de cette Piece a les défauts ordinaires du style de M. De Belloy; mais elle offre des sentimens si nobles, des situations si fortes et tant de beaux vers qu'ils doivent faire oublier quelques négligences, ou plutôt quelques recherches de style.... »

« M. De Belloy a pris l'idée de la scene du duel (la cinquieme du troisieme acte) dans le Roman de *La Nouvelle Héloïse*. Il étoit digne d'imiter ainsi M. Rousseau; c'est un grand talent qui rend hommage à un rare génie. La conduite de Bayard est exactement celle de Mylord Édouard. Il n'y a pas et il ne doit point y avoir entre Bayard et le Duc de Nemours la même disproportion qu'entre Mylord Édouard et Saint-Preux. Euphémie fait auprès de Bayard la même démarche que Julie fait auprès de

Mylord Édouard ; mais elle n'a pas et ne doit pas avoir le même succès, précisément parce que Bayard est amoureux d'Euphémie, et que Mylord Edouard ne l'est pas de Julie. Bayard ne voit dans la démarche d'Euphémie que l'intérêt qu'elle prend à un rival. Sa jalousie s'en irrite : il voit comment Euphémie sait aimer ; il en sent mieux tout ce qu'il perd ; et ce sentiment de regret et de douleur ne pourroit qu'ébranler ses résolutions vertueuses si elles étoient moins fermes.... »

C'est ainsi que De Belloy a depuis imité, dans la premiere scene du second acte de *Gabrielle de Vergy*, un trait du même Roman de *La Nouvelle Héloïse*, intitulé *L'Inoculation de l'Amour*.

Comme la Tragédie du *Siége de Calais* avoit vallu à De Belloy le titre flatteur de Citoyen adoptif de cette Ville, la Tragédie de *Gaston et Bayard* lui attira de la part de la Municipalité de la même Ville une Lettre de félicitation sur son nouveau succès patriotique, et une autre Lettre, non moins flatteuse, sur le même sujet, de la part de la Municipalité de la ville de Mézieres-sur-Meuse, laquelle Ville se glorifie d'avoir été

le Théatre d'un des plus beaux exploits de Bayard, sous le regne de François premier.

Billiard de Courgenay avoit donné, au Théatre François, en 1607, une Tragédie sous le titre de *Guaston de Foix*, dont le sujet est la mort de ce jeune Prince à la bataille de Ravenne, mais qui n'a rien de commun, d'ailleurs, avec celui de la Piece de De Belloy.

# GASTON ET BAYARD,

## TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY;

*Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 24 Avril 1771.*

---

Manibus dabo lilia plenis....
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

VIRGILE.

---

# PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Vice-Roi de Milan.

ROVERE, DUC D'URBIN, neveu du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Bressan.

EUPHÉMIE, fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAYARD.

D'ALEGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers et de Soldats François et Italiens.

*La Scene est dans la Citadelle de Bresse.*

# GASTON ET BAYARD, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente une galerie de l'Arsenal de la Citadelle de Bresse. On y voit des Drapeaux, des Arquebuses, des Canons démontés, des piles de Boulets et tout l'appareil de la guerre.*)

### SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAYARD, *suite de François.*

(*Bayard donne, en entrant, son bouclier et sa lance à son Ecuyer.*)

AVOGARE, *à Bayard.*

Du camp Vénitien les foudres impuissans
Vont en vain seconder les efforts des Bressans.
Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous ; les dangers sont pour elle.

Votre seule présence affermit ce rempart.
On ne prend plus un Fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte;
L'alégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi, qui suis né Bressan, mais dont le cœur François
A votre Prince, à vous, s'est donné, pour jamais,
De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi.
Un Héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée?
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard...

(*A tous les François.*)

François, recevez tous mon légitime hommage!...
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zele,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour pere à ses Soldats!...
J'ai visité ce Fort. On cache aux cœurs timides
Un péril, qu'on avoue aux ames intrépides.

Si Gaston, dans cinq jours, ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince est triomphant : Bologne est délivrée ;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée.
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des Chefs assiégeans, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du Pontife de Rome,
Exige un entretien, dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus !
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence.
Près du Palais des Ducs, la Place est sans défense.
De la mollesse altiere abbattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris.
Que, derriere vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance.
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.

*( Il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va. )*

## SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD.

Avogare, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée!
Pour couper la retraite à nos François trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis,
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidele main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte!...
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte!
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds, par qui l'État m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur.
De tous nos Chevaliers telle est la loi chérie!
Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,

Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ :
« De la Beauté, dit-il, va mériter l'hommage.
» L'amour, dans un grand cœur, sait doubler le
» courage ! »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la Beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiete, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse !...
Ah ! je mourrois heureux, armé pour son secours ;
Elle me rend plus chers les périls où je cours !
Mourir pour ce qu'on aime, en servant la Patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie !

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir :
Et quand le Duc d'Urbin s'empresse pour vous voir
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considere.
Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, Seigneur,
C'est à vous, pour jamais, que s'est voué mon cœur.
Avogare vous aime, avant d'aimer la France.
Ma fortune, ma vie est en votre puissance ;
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
( *Voyant paroître d'Alegre.* )
Mais que nous veut d'Alegre ?

## SCENE III.

D'ALEGRE, BAYARD, AVOGARE.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Ami, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare qui se retire.*

Vous nous laissez ?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(*Il sort, avec d'Alegre.*)

## SCENE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

URBIN.

Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus !...
(*Ils s'asseyent.*)
Le Pontife Romain, l'auguste République
Devant qui s'est brisé l'orgueil Asiatique,
Le Roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses loix,
Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix,

Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé.
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les Souverains
Rechercher mon égal, qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovere,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frere.
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous!
De payer vos talens d'autres Rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle,
Ce n'est pas de traiter pour cette Citadelle,
Où, vous-même, apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique.
L'Europe l'applaudit. Ils veulent, pour jamais,
De l'Italie entiere exiler les François,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs États nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre Souverains les guerriers vont s'unir:
Et pour leur Chef suprême on voudroit vous choisir.
Le Duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier Soldat utile à votre gloire.
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur.
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh! bien, pour s'acquitter Jule m'invite à l'être?

URBIN.

Vous ne le serez point; et l'on peut, sans effroi,
Pour servir Rome et Jule abandonner un Roi.
Trop d'exemples, d'ailleurs, ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus: le Souverain que nous servons, par choix,
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits.
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi!
Des Chrétiens mieux que lui je connois donc la loi?
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être:
« Sers, pour me bien servir, ta Patrie et son maître.
» Sur la terre à ton Roi j'ai remis mon pouvoir.
» Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir. »
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême
Un Pontife devient l'organe de Dieu même;
Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du Ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire;
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints Autels embrase l'univers;
Lui, dont le front, blanchi par quatre-vingts hivers,
Étale, dans un camp, le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la Tiare;

Qui, dans Mirande, enfin, vint, lui-même, assiéger,
Dépouiller l'orphelin, qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas, pourtant, que mon erreur sinistre
Rejette sur l'Autel l'opprobre du Ministre.
Dépend-il, en effet, des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Éternel?
Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne?
Je sépare deux noms qu'on veut associer;
Je révere un Pontife et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi:
Est-ce avec un Soldat qu'il garderoit sa foi?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage:
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage.
Au Sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son Sénat vit sa perte et sut n'en point trembler.
Entre ses ennemis, sa politique habile
Sema, par l'intérêt, une discorde utile.
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer, pour sa querelle,
Tous les Rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le Monarque François
Trahi par ses égaux, et non par ses Sujets.
Vous connoissez ce Roi si digne de son trône?
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne!
L'amour, jusqu'au transport, naît à son doux aspect;

Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect ;
Cœur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les États qu'il tient de ses ayeux ;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux systême ;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même.
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un Roi regle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un Monarque, un François refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui sous d'autres Rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes!
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant, de toute part
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Eh! quel est, dites-moi, le prix de vos services?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors, même avant les honneurs ;
Et, toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,
Pour garder à l'État ses appuis nécessaires ;
Des cœurs intéressés les Rois sont tributaires :

Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise, avec justice:
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service, »
Que si la France et vous, en secret, murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés...

(*Avec chaleur.*)

Mais, que dis-je ? à mon choix Louis me récompense !
Dès qu'il voit un laurier il l'offre à ma vaillance ;
Dès que pour la Patrie il craint quelque hasard
Le poste du péril est celui de Bayard :
Il me met le premier sous l'aile de la gloire ;
Il veut tenir de moi sa premiere victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire, en secret, au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son pere ;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerriere
Un Sujet donne aux Rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers ?
Pourquoi nommer Gaston le Chef de vos guerriers ?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?
N'en rougissez-vous pas ?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre ;
Frere du Roi d'Espagne et neveu de mon Roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême...

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh ! que fait sa jeunesse
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur.
Il sait défendre un camp et forcer des murailles.
Comme un jeune Soldat desirant les batailles,
Comme un vieux Général il sait les éviter.
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter.
J'admire sa prudence et j'aime son courage :
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zele est donc un repentir ?

BAYARD, *qui s'est levé en même-tems qu'Urbin.*

Non; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi ?

BAYARD.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; et je te parle en homme,
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome.
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frere chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes!

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir!
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimats la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barriere....
Eh! comment pensez-vous que son armée entiere,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces Soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi!

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce Fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé.
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la Galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous !

## SCENE V.

TROUPE DE SOLDATS, BAYARD, LE DUC D'URBIN.

URBIN, *à Bayard.*

Eh ! pourquoi ces Soldats ?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des Soldats.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas !
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices !
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans
Que sur un pont formé d'ennemis expirans !

## SCENE VI.

ALTÉMORE, D'ALEGRE, BAYARD, LE DUC D'URBIN, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*

MAIS l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Gaston, lui-même, arrive.

BAYARD, *à part.*

Ah! Ciel!... J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement, à Altémore.*

Le Prince?...

BAYARD, *à Altémore.*

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le Duc exprime également par ses gestes.*

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre!
Aurions-nous projetté ce qu'il fait aujourd'hui?...
Eh! bien, doit-on rougir de commander sous lui?...
Vers votre camp, Seigneur, votre retraite est libre.
Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre.

Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir.
Je me rends vers mon Chef, et cours le recevoir.

*(Il sort avec les Soldats.)*

## SCENE VII.

AVOGARE, *entrant furtivement, après que Bayard est sorti;* LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé si Bayard et les Soldats sont éloignés.*

Nemours veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur. Ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce Prince avec les siens expire cette nuit.
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire.
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystere.
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Et Chef des Espagnols réunis aux Romains...

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
*(En regardant Avogare.)*
Ferdinand peut payer deux traîtres, qu'il méprise.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en Héros combattre des Héros.

Vos infâmes secours flétriroient ma victoire.
Je triomphe sans honte, ou succombe avec gloire.
Adieu.

*(Il sort.)*

## SCENE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

Ne craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur. Il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.
Du retour de Gaston l'extrême diligence
Changeant tous nos projets sert mieux notre espérance.
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des piéges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie!
Nous allons, d'un seul coup, délivrer l'Italie!

AVOGARE, *à part*

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés?
Vous fûtes des François les premieres victimes!
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se leve enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance!

Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner:
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune.
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais.
Bayard croit à sa main ma fille réservée.
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des Soldats,
Par ces longs souterrains, qu'ils ne connoissent pas!
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce Fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix.
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en pere.
J'osois tout pour venger votre fils et sa mere.
Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager, par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune Héros.
Il me rend, en secret, le Duché d'Altémore;
Du nom de Vice-Roi sa main me flatte encore...
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé:
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévere
A ta naissante ardeur prescrivit le mystere.

De ta contrainte, ami, vois les heureux effets.
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets.
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence ?...

ALTÉMORE, *l'interrompant vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer, sans l'aveu de son Roi.
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes...

AVOGARE, *l'interrompant, à son tour.*

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes !
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir ;
Lui, dont le bras vengeur disputant Euphémie,
Du fier Sotomayore a terminé la vie...

ALTÉMORE, *à part, très-vivement.*

Ciel ! je vais, l'un par l'autre, immoler mes rivaux !...
France, en les divisant on perd tous tes Héros.
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire.
De la même Beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis !

AVOGARE.

Ah ! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
Loin des piéges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons, sur-tout, de leur rendre la
Ville....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui; leur perte y devient plus sûre et plus facile:
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir...
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon pere !...

AVOGARE, *l'interrompant, en fureur.*

Non ; ma haine en est plus affermie !

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie...

AVOGARE, *l'interrompant.*

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main !..
Je vois que tu sais tout, et je nîrois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystere?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux, dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître ; il mourra par mes coups !...
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Eh ! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?

Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentois émue.
Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir.
Ses exploits, en secret, sembloient m'enorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance.
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux, chaque jour, se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête
Lorsque, par un assaut, Bresse fut sa conquête.
Vous vîtes sa valeur, sa grace, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits!
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frere,
Victime, en cet assaut, d'un zele téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard, en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance.
Je n'eus point de raison pour rejetter sa foi
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son Roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une ame sévere en est plus violente!

(*A part.*)

Bayard ne cede point... Ciel! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?...

(*A Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon pere:

On

On a de vos complots pénétré le mystere ;
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs... Avouons-les, nous-même.
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui ? moi, sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme ?
N'as-tu pas vu ton frere, en ce même Palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des François ?
Là, mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la derniere fois :
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son pere.
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mere.
Sa mere en s'immolant près d'un fils malheureux
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux.
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur pour haïr les François
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits.
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici. Leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison, j'affranchis ma Patrie.
Le Ciel pour les François n'a point fait l'Italie.

De quel droit venoient-ils, du fond de leurs États,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas ?
Du moins, que, leurs malheurs consolant ma misere,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entiere ;
Que dans toute la France on voie, avec effroi,
Des peres désolés qui pleurent, comme moi !

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des ayeux de Louis Milan fut l'héritage ;
La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de François.
A votre Souverain cessez d'être infidele ;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah ! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu ;
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne.
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux ;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révere,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son pere !

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant ?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un Peuple qui la brise aussi-tôt qu'il la donne ?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux ?

S'il se voit, à son tour, chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma Patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un Prince sans États courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise;
Et, Chef d'une Province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...

*( Avec transport. )*

Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence!
Dans sa tombe, avec lui, tout est fini pour moi.
C'est un sang étranger qui doit naître de toi.
Sur la terre, à jamais, mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les Grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil, plus que par la nature!
Mon pere, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amenera votre ame au plus foible retour?
Ah! j'ai droit de me plaindre, et je demande grace...

*( Elle se jette à ses pieds. )*

Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrace?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi:
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi!
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant!

La nature à vos pieds jette un cri si touchant !
Hélas ! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie !
A l'Auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu !

AVOGARE, *la relevant.*

Leve-toi .. Ta priere et me lasse et m'offense.
Je n'ai, dans l'univers, de bien que ma vengeance...
(*Avec fureur.*)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien !
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien.
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille !

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant, en appercevant Altémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...
Perfide ! livre-lui mes secrets et mes jours ;
Mais tremble !

EUPHÉMIE, *à part.*

Malheureuse !

(*Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort, en faisant à Altémore un signe d'intelligence.*)

## SCENE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon pere.
Il a de votre exil soulagé la misere.
Il va se perdre.... Hélas! soyez son protecteur.
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur.
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrace...
( *Voyant paroître Gaston, Bayard et d'autres Chefs de l'armée Françoise.* )
Je vois Gaston, Bayard, de leurs Chefs entourés..
Seigneur, éloignons-nous.

## SCENE III.

GASTON, BAYARD, D'ALEGRE, CHEVALIERS FRANÇOIS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie, qui veut sortir.*

MADAME, demeurez.
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerriere
Aux filles des Héros n'est jamais étrangere.
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut, au-dessus d'eux-même, élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la Beauté qu'ils courent à la gloire
Les François font voler le char de la victoire...
*( Voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes. )*
Mais que vois-je ? vos yeux semblent mouillés de pleurs !

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs !
Mon pere... ses dangers... les vôtres... ma Patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie !

BAYARD.

La terreur ? quand Nemours, traversant tant d'États,
Vengeur de deux Cités, vainqueur dans trois combats,

Dompte, en si peu de jours, par un talent suprême,
Et tout l'art des humains et la nature même !
Grace à leur nouveau Chef, qui finit leur malheur,
La gloire des François égale leur valeur.
Ils craignoient pour Milan : Jule tremble pour Rome ;
(*En montrant Gaston.*)
Et c'est la même armée : on n'y changea qu'un homme !

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art !
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard ?

BAYARD, *vivement.*

Moi ?... Vos huit derniers jours valent ma vie entiere.
Votre marche savante est un coup de lumiere
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez.
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles.
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des Villes,
Qui, retardant toujours la course des Héros,
Amolissoit des bras formés pour les travaux.
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes....
(*Aux Chevaliers.*)
Amis, pour peu d'instans, suspendons le combat ;
Quatre heures suffiront aux besoins du Soldat.
Je veux, dans Bresse même, assaillir cette armée,
A l'ombre de ses Tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux.

Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France.
Charle y brava l'effort de trois puissans États,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de Soldats...

( *Avec une joie douce.* )

Chevaliers, je réclame une autre loi chérie :
On plaît à la Beauté quand on sert la Patrie.
Voyons, avec éclat, qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour...

( *Vivement, en montrant Euphémie* )

Voilà le digne objet de ma flamme fidelle,
D'une ardeur que Louis permet que je révele.
Dès-long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel !

GASTON, *plus vivement, aux Chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant, avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner son époux.

BAYARD.

Son époux ?... Vous, Seigneur ?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise ?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur !

GASTON, *avec douleur.*

[illegible] ?... Me l'enlever... c'est m'arracher le cœur!

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie !

GASTON.

Bayard !

EUPHÉMIE.

Eh ! modérez...

BAYARD, *l'interrompant, avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie ?

Vous me cachiez vos feux ? et j'en suis plus jaloux !

Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous.

La foi de votre pere à ma foi vous engage,

Et je sais conserver le prix de mon courage !

GASTON, *vivement.*

( *En montrant Euphémie.* )

Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...

( *Plus tranquillement.* )

Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits !

BAYARD.

Eh ! bien, Seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose...

Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang ? Je le dépose ;

Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah ! vous m'êtes plus cher que mon premier rival !

GASTON.

Comment ! que dites-vous ?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...

J'ai disputé sa main contre Sotomaïore.
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire...

*( Aux Chevaliers. )*

Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.

*( Les Chevaliers ne se retirent pas. Ils paroissent agités, et parlent bas entr'eux. Nemours continue à parler à Bayard, en le prenant par la main. )*

Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer, de plus près,
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...

*( Il lui présente le plan roulé. )*

Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

*( Bayard sort, avec les Chevaliers. )*

## SCENE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Nemours, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un ami, va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste Ciel! moi, qui perdrois encore
Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se dompter;
Je lui laisse le tems de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit, pour jamais, ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme.
Garde-t-on près de vous l'empire de son ame?
Moi-même, malgré moi, de colere animé...
Il est plus excusable; il n'étoit point aimé!

## SCENE V.

AVOGARE, GASTON, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

AH ! Prince, pardonnez ma fatale imprudence !
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance.
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous ?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous !

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du Roi pouvoit vous faire injure.
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard ; je défendrai mon pere.
Puissent mes tendres soins et mon respect sincere
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour !

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour !...
O mon fils ! recevez ce doux nom qui m'honore !

( *Il l'embrasse.* )

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse, à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre !...

( *A Nemours.* )

Non, cher Prince, cessez de m'offrir votre main !...
Ah ! mon pere sait trop que je vous aime en vain !

Sans

Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare!
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné!

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelque-fois son pere.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir...
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels, proscrits, avec justice;
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon pere! et vous aussi craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...

(*A Euphémie.*)

Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas, en secret, chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler;
Et plus on a souffert mieux on sait consoler!
Louis, dans les reflux d'une Cour orageuse,
Vit le sort opprimer son ame courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux Rois trop peu commune,
Par cet heureux secours de l'utile infortune!

D

Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des Rois!
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?...

# SCENE VI.

ALTÉMORE, GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

PRINCE, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
» On doit, sans différer, satisfaire un grand cœur.
» Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
» Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur.
» Que mon Chef, lui-même, choisisse
» Les armes, les témoins et les Juges du camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice:
» Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du Sage....
( *A Altémore.* )
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat...

EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat !...
( *Regardant son pere.* )
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame...
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame.
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix,
Que s'il se perd, lui-même, il trahit sa Patrie;
Que s'il tranche vos jours il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui.
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et, si tant de devoirs sont bravés, sans égard,
Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle !

( *Elle sort.* )

## SCENE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Avogare.*

Tous ses efforts sont vains ! Après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat...
(*A part.*)
Bayard, je différois un malheur nécessaire;
Mais tu veux le hâter: il faut te satisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colere feinte.*

Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains.
La prudence...

ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*

Bayard me cachoit ses desseins;
Et, d'ailleurs, pour lui seul je permets qu'on frémisse.
Nemours a pour appui son bras et la justice.
Le Ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(*D'un air mystérieux.*)
Et le cœur de Bayard à ce Ciel est connu.

GASTON.

Comment?

ALTÉMORE.

Bayard ici se vendoit à Rovere.
Vous punirez un traître, autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître? lui? vous l'osez soupçonner?...
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner!

ALTÉMORE.

Cependant...

GASTON, *l'interrompant.*

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre!...
( *A part.* )
Mais quoi! je combattrois ce Héros vertueux?
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier...
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie!
J'entends gémir plus haut l'amitié, la Patrie!...
( *A Avogare, en montrant son épée.* )
Hélas! j'aime Bayard!... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur!
Ce cœur, de l'honneur pur asyle vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable!...
( *A part.* )
O guerrier citoyen qui fis tout pour ton Roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi!
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore!...
( *Avec colere.* )
Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre!...
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir!...
( *A Altémore.* )
Vous, allez à Bayard reporter ma réponse...

(*Retenant Altémore qui alloit sortir. A Avogare et à Altémore.*)

Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart...
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(*A Altémore, seul.*)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre.
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur.
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur.

(*A Avogare et à Altémore, ensemble.*)

Éloignons tout François... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi ?

GASTON.

Ce choix vous honore !

(*Il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.*)

## SCENE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils !

GASTON.

Ciel ! Euphémie !... Ah ! trompons ses douleurs !
Quels que soient mes destins.... vous essuîrez ses pleurs !...
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'État triomphe, en pleurant sur ma tombe...
( *A part.* )
O Bayard ! si je meurs j'acquitterai Louis !
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,
Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire !

( *Il sort.* )

## SCENE IX.

AVOGARE, *seul.*

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux ! ..
Mais... ô nouveau bonheur ! ils sont perdus, tous deux !
Seuls témoins d'un combat, que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore.
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du vaincu...
Allons, et qu'aussi-tôt les portes soient livrées...
Appelons dans ce Fort nos cohortes sacrées...
France, tous tes Soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans Chef, être par-tout frappés!...
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite !...
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau ;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau !

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

*(Ils entrent par deux côtés opposés.)*

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont; il va s'en rendre maître.
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis moi: Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,
Qu'on ose assassiner le frere de sa femme?
T'a-t-il pu commander?...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais.

Sûr du vœu de son maître un Courtisan habile,
En lui sauvant la honte, acheve un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce Prince assure un trône à Ferdinand.
L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah! de nos fiers tyrans j'admire la fureur!
De leur chûte à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore.
Expiant, malgré soi, ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours...

( *A part.* )

Vengez-nous de vous-même, ô conquérans avares
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous!

AVOGARE.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décele ta flamme;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux.
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.
Songe sur-tout, ami, qu'au gré des conjonctures,
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différens projets:
Le tems, l'occasion les doit trouver tout prêts;
Car je doute toujours que ce combat s'acheve,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se souleve...

ALTÉMORE, *l'interrompant, en appercevant venir Bayard.*

Non, Seigneur; bannissez cet injuste soupçon:
Bayard vient; et je vole en avertir Gaston.

*( Il sort. )*

---

## SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle?
Je ne cueillis jamais une palme plus belle!...
*( A Avogare. )*
J'aime à vous voir mon Juge!

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur!
Bayard va triompher quand Bayard va combattre!
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre.
Je le plains!... Mais, Seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt; sans ce fatal remede
Il faut, en rougissant, que mon amitié cede
Au tyrannique abus des volontés du Roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendoit mon rival odieux !
Quoi ! même en m'outrageant elle en a plus de
charmes !
Par quels ardens transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour !
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carriere,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon ame entiere...
(*A part, avec indignation.*)
Amour, ah ! sous quel joug m'as tu donc asservi ?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi.
Tu lui fais une autre ame et transformes son être...
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître !...
(*A Avogare, en voyant paroître Gaston.*)
Mais j'apperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.

## SCENE III.

GASTON, ALTÉMORE, BAYARD, AVOGARE.

GASTON, *à Bayard.*

Bayard, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous, l'un et l'autre.
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre...

Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi...
*( Il remet à Altémore un paquet de papiers. )*
Songez à le servir, et pour vous et pour moi.
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre...
Mais, hélas! s'il vous perd que pourrai-je lui rendre?..
Recevez mes regrets et mon adieu fatal..
*( Il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main. )*
Embrassez un ami... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage.
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours....
*( A très-haute voix. )*
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
*( Une foule de Chevaliers François entre. )*

## SCENE IV.

TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à part.*

Ciel!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux Chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,

Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligny!
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui dévoit vous surprendre....

## SCENE V.

EUPHÉMIE, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous, sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore, ainsi que mon retour...
*( Il tire son épée avec le fourreau. )*
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste...
*( Il pose son épée aux pieds de Gaston. )*
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes!
*( Il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit. )*
Je garde ton épée, et la mienne est à toi...

(*A part.*)

Tremblez, plus que jamais, ennemis de mon Roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée:
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée!...

(*Aux Chevaliers François.*)

Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami!...

(*A Altémore.*)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie;
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...

(*A Bayard, qui prend le paquet des mains d'Altémore.*)

Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur.
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur.
Le Roi, si dans nos camps je perdois la lumiere,
M'a juré d'accomplir ma volonté derniere;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit Comte et Duc de Foix et de Nemours.
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...

(*A Euphémie.*)

Madame, à votre main j'avois même attenté;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejetté?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres:
Un prodige d'honneur en fait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,

(*Après un court silence.*)

Au sacrifice entier... Non, ma chere Euphémie!
Non: ce triomphe horrible est au-dessus de moi!

BAYARD.

Il m'appartient, Seigneur : un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...

(*A Euphémie.*)

Oui, Madame, je cede au choix de votre cœur...

(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)

Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur !
De ma foible raison j'avois perdu l'usage:
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage!
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir !...

(*Vivement.*)

Mais, par un prompt retour, mon Juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible.
Je l'ai vu; j'ai rougi : le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet.
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fût son premier reproche.
Je l'avoûrai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir.
Votre aspect rend encor ma victoire pénible:
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible...

(*Avec force.*)

Mais à de vrais guerriers, sur eux même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre:
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la Beauté se plaît à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos Chevaliers
Brûlent sur ses autels, au milieu des lauriers.
Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines:
Vous le serez, Madame; oui, vos loix souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...

*( En prenant la main de Gaston. )*

Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi!

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement, à peine je respire.!
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire!...

*( A Gaston et à Bayard. )*

Ah! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux?...

*( A Gaston. )*

Cher Prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même!...

*( A Avogare )*

Mais mon pere veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE.

*( A part. )*

Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

## SCENE VI.

D'ALEGRE, GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

D'ALEGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir.
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovere,
Et briller vers ce Fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher?
Vole; et que tout mon camp se dispose à marcher.

*( D'Alegre sort. )*

## SCENE VII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *très-vivement, aux Chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse !...
*(Montrant Gaston.)*
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse.
Miracles du génie et chef-d'œuvres de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard !

GASTON, *avec le même transport.*

Ah ! ton cœur et ton bras promettent plus encore...
*(A Euphémie.)*
Osez voir triompher l'amant qui vous adore !...
*(A Avogare, en montrant Euphémie.)*
Restez ici, près d'elle, et montez sur la Tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour ?
Le neveu de Louis va me nommer son pere,
Et je veux mériter une gloire si chere !

GASTON, *toujours avec chaleur, en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...

*( Elle fait quelques pas pour sortir, mais s'arrête avec saisissement. )*

Allons. . Mais ce combat... Je me sens consternée !...
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée !
Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil !
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil !

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, *seule, et dans le plus grand désordre.*

FUYONS, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage !
Des fureurs des mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts ;
Les fers étincelans, et les feux plus terribles,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant par-tout mon pere et mon amant...

( *Elle s'assied.* )

Mon pere ! qu'il m'est cher, hélas ! en ce moment !...
Dieu juste ! à la vertu quand ta voix le rappele,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ?...

( *Avec un peu de joie.* )

Mais Nemours !... sur la brêche, en vainqueur, il montoit :
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...

( *Après un court silence.* )

La gloire ! eh ! c'est donc là que l'homme l'a placée ?
O délire infernal !... barbarie insensée !...

*( Se relevant, en entendant des cris. )*

Quoi ! j'entends jusqu'ici les cris des combattans
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans ?...
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir, sous ces murs, quelques voix lamentables ?
Un cri plus douloureux me glace de terreur !

*( Appercevant le Duc d'Urbin. )*

Se peut-il ?... je succombe... Ah ! je vois le vainqueur !

*( Elle retombe sur le fauteuil. )*

## SCENE II.

URBIN, GARDES, EUPHÉMIE.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif, qui rougit peu de l'être.
La chaîne de Bayard va m'honorer, peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce Fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son Chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'Histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru.
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru.

De

De ce choc décisif je sentois l'importance;
Mais le nombre des miens, leur fiere contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomptable furie,
Dans son dernier Soldat Bayard se multiplie.
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs Chefs dispersés.
Resté seul, à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment!.... Gémissez de l'apprendre!
On venoit de blesser ce guerrier généreux;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux!...
Mais il tombe; et l'on trouve, au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher, à la fois, sa vie avec l'acier.
On dit plus; que le coup part de la main d'un traître....
J'en ai vu près de lui, que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non; je n'en connois plus... Mais que devient Nemours?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours.
L'Alviane est un Chef digne de sa vaillance.
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...

*( Voyant paroître Bayard, que des Soldats François apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe. )*

On apporte Bayard.

---

## SCENE III.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, EUPHÉMIE, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'EFFORT de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu ! je sens défaillir ma force anéantie...
*( Après un peu de silence. )*
Mon ame étoit à toi, mon sang à ma Patrie.
Mes cinq derniers ayeux, morts au lit des Héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston !

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie ?
Eh ! bien, ai-je eu raison d'expier mon erreur ?...
Je suis chéri de vous, et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon ame fuir, contente d'elle-même...

Vous direz à mon Roi que j'ai béni mon sort
De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort...
(*La regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes?

## SCENE IV.

AVOGARE, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes!

BAYARD.

Un traître m'a frappé; ne pleure pas sur moi:
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée;
Que l'ennemi vainqueur...

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant!

(*Aux Soldats François qui l'environnent.*)

On vous trompe, Avogare... Allons, qu'on me remporte;

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard,
Placez, au premier rang, les restes de Bayard.
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans
armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes...

( *Pendant qu'on l'emporte.* )

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir :
Marchez; ils trembleront à mon dernier soupir!
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asyles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes!

( *Avogare le suit.* )

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire et Nemours et Louis!

( *Les Soldats François qui emportoient Bayard s'arrêtent, ainsi qu'Avogare.* )

---

## SCENE V.

D'ALEGRE, BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lys:
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel!

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours.
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice...
(*Aux Soldats François qui portent Bayard, en leur montrant une piece voisine.*)
Conduisez-le, Soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends... Avec ce fer mon ame peut sortir...
(*A part, avec plus de force.*)
Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma Patrie...
(*A d'Alegre.*)
Conte-moi ses exploits? Son sang n'a point coulé?

D'ALEGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le François, sous sa main, semble un coursier fléxible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser, ou retenir,
Et dont la fiere ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup, votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
« François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe? »

Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse, vainement, le Romain se rallie:
En vain le Citoyen, sous ses toîts renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers ardens à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,
Par dix mille François forcés dans un rempart;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On pout m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours!
(*Les Soldats François emportent Bayard. D'Alegre et Urbin le suivent, avec les Gardes.*)

---

## SCENE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part, en regardant emporter Bayard.*

VA, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore!

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon pere, aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard, sans doute, en est environné.
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,
Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...
(*Appercevant Altémore.*) (*A part.*)
Mais je vois Altémore... et c'en est fait, sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

---

## SCENE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Altémore.*

Eh! bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, Seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire:
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.

*(Elle sort.)*

## SCENE VIII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, Seigneur.
D'illustres Chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,
L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs;
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos piéges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.
En chassant notre armée on ne l'a pas détruite.
Le terrible Pescaire en a seul la conduite:
Il est maître sur-tout de l'obscur souterrain;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE, *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible.
L'imprudence le suit si-tôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus : votre Palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asyle ;
Il doit y rassembler le Conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers !
C'étoit sous ce Palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre.
Je sais ce nouvel art ignoré des François,
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance, avec fracas, les éclats dispersés
Des fondemens unis aux combles renversés !

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons ; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des Chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Égorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
Cours à ce grand objet, que ton œil doit conduire.
Moi, je garde ce Fort ; et si Bayard respire,
Nemours enséveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du Fort, je te joins dans la ville...

( *A part.* )

Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolens étrangers! qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entiere à jamais disparus!

ALTÉMORE, *appercevant Euphémie, qui revient.*

Votre fille revient... Retenez l'infidelle.
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.

( *Il sort.* )

---

## SCENE IX.

EUPHÉMIE, AVOGARE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son pere, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.*

Barbare! qu'ai-je appris?... J'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée, avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon pere?...

( *A part.* )

Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.

Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*

O jour de ma ruine!
Mon pere, au même instant, m'embrasse et m'assassine!

AVOGARE.

Téméraire ! oses-tu ?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc ?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous !... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son pere ?...
( *Tirant de sa poche un papier et le lui montrant.* )
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter !

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables ?

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non ; Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.
Exercé dès l'enfance aux talens de son Roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zele
M'ont dévoilé jadis votre trame infidele,
Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que, par un prompt message, il m'envoie en ces lieux;

Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable, autant que votre crime !

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant ; tous mes ressorts sont prêts.

*( Il veut sortir. )*

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets !

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie ?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez, reprenez-la, quand vous l'avez flétrie !
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir !
Le malheur de ma vie est de vous la devoir !...

*( Après un court silence. )* *( Elle l'embrasse. )*

Que dis-je ?... Ah ! pardonnez !... Cher ennemi que j'aime !
Vous me devrez aussi vos jours, malgré vous-même !
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous !...
Oui, cruel !... Oui, mon pere !... Ah! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature !...

*( Lui prenant la main et la baisant, en la baignant de ses larmes. )*

Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous, sans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse..
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Demain?... Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont, cette nuit encor, l'effet est assuré...

(*Lui montrant un papier.*)

Ce billet me l'annonce .. Allons, le Ciel m'inspire;
C'est Nemours, en secret, que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi !...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs:
Il me doit votre grace; elle est ma récompense.

(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*

Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très-rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien;
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable;
Il me respectera dans mon pere coupable.
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.

(*Elle veut encore sortir.*

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours.*

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare !
Redoute les transports où mon ame s'égare!
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir !
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir.
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mere,
Le Chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frere,

Lui, qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide!
Dussé-je être à l'instant puni par ses Soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras!

EUPHÉMIE, *à part.*

Où suis-je?... Que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston, avec une troupe de François.*

Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...
(*Voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.*)
Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés!
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités!
Renferme ta douleur; frémis qu'on ne la voie!

## SCENE X.

GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇOIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux;* AVOGARE, EUPHÉMIE.

GASTON, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle et Gaston.*)

Rassurez-vous, Madame, et partagez ma joie...
(*A Avogare.*)
Que le traître à présent doit être confondu!
Du salut de Bayard on nous a répondu.
On a tiré le fer et calmé sa souffrance.
Sa plaie, aux yeux de l'art, n'offre que l'espérance...
(*Aux Chevaliers François.*)
Quel bonheur pour l'État, pour nous, jeunes guerriers!
Notre Empire perdoit l'honneur des Chevaliers!...
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide!...
(*A part.*)
Dans ton ame, ô Bayard, la nation réside!...
(*A l'un des Chevaliers, en lui montrant les drapeaux.*)
Lautrec, allez au Roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...
(*A Euphémie.*)
Qu'aux Peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chere,

Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des Citoyens sont bien dus aux guerriers...

(*Lautrec sort avec les Soldats qui portent les drapeaux. Les autres Chevaliers François restent, et Gaston s'adresse à eux.*)

Et vous, sages Héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez vous toujours en sachant obéir.
Grace à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire.
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les loix.
François, qui prodiguez votre sang pour vos Rois,
Vous méritez un Roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au Palais d'Avogare...

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur !

GASTON, *aux Chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous.
Que le Soldat repose ; il souffre plus que nous.
Épargnez l'habitant ; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la premiere victime !

(*Toute la suite se retire.*)

## SCENE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

IL reste !

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.
Seigneur, votre Palais, au milieu de la ville,
Pour l'œil du Général devient un centre utile.
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah! mon cœur se plaisoit à vous le destiner!...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire, tous deux, d'un complot trop funeste?

AVOGARE.

Nous?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,
A l'instant, un Soldat à mes pieds est venu:
« L'assassin de Bayard menace votre vie, »
M'a-t-il dit; « ce secret est connu d'Euphémie... »

*( A Euphémie. )*

Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits ?...
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits !...

*( A Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard. )* *( A Euphémie. )*

Elle ne répond point !... Nommez donc le coupable ?
Peut-être de ma mort vous seriez responsable !

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son pere et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
*( A Gaston, en voulant aller à lui. )*
Seigneur...

*( Avogare la retient par le bras. )*

GASTON, *à Avogare, en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez ? Ses yeux sont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE, *à Avogare, en se jettant à genoux.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *se relevant, en voyant l'action de son pere, et l'embrassant, avec violence, pour l'arrêter.*

Mon pere !

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*

O perfidie !

AVOGARE, *à part.*

L'ingrate me retient ; elle en sera punie !

*Il veut la tuer.)*

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non barbare; et toi-même, à l'instant...

*( Il veut aussi le frapper. )*

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*

Ah! Nemours,

Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours!

GASTON.

Pardonne! je m'égare en voulant te défendre...

*( Appelant. )*

Holà! Gardes, à moi!

## SCENE XII.

ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *à Gaston.*

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON, *montrant Avogare.*

Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras

Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.

*( Il jette le poignard. )*

ALTÉMORE, *à Avogare, avec dissimulation.*

Qui, vous? ... Quel changement! quelle aveugle furie!...

AVOGARE, *avec une colere feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie.

( *D'un œil d'intelligence.* )

Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance...

( *A Altémore* )

Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur!

( *A part.* )

J'en suis honteux pour lui... Ciel! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde moi cent fois de m'y laisser surprendre!...

( *A Altémore et aux Soldats, en montrant Avogare.* )

Vous, que dans son Palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs!

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...

( *Haut.* )

Devant tout le Conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmene.*

Puisqu'il vient au Palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmene son pere.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort !

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux, vous serez obéie.

*(Il sort, avec Avogare et les Soldats François.)*

## SCENE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'AMOUR te l'a livré, l'amour te le confie !

GASTON.

Je le suis au Palais. Va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur !
Je leur dois plus d'amour et de respect, peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître !

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

(*Le Théatre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit* )

## SCENE PREMIERE.

BAYARD, URBIN.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

En nous voyant ainsi, qui penseroit, Seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur ?
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes!

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...

( *Urbin paroît très-étonné.* )

A vos Soldats blessés je desirois l'offrir.
Chargez-vous de ce soin, que je ne puis remplir.
Jule a causé leurs maux; je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage...
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie.
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets, sans les avoir trahis.
Je voudrois, et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus; qu'importent leurs supplices?

## SCENE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'ALLOIS quitter ce Fort; mais un objet pressant
( *Regardant Urbin.* )
M'oblige à vous voir seul... si le Duc y consent?

URBIN.

Prince, je me retire.

( *Il sort.* )

## SCENE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France.
De traîtres entouré, Bayard est sans défense.
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous ; c'est-là tout mon malheur!
Quels sont donc nos périls?

GASTON.

Vous allez les entendre.
Un fidele Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.
(*Il va vers la porte.*)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours!

GASTON, *à un vieillard, qui est en-dehors.*

Viens ; approche.

## SCENE IV.

## SCENE IV.

UN VIEILLARD, GASTON, BAYARD.

GASTON, *à Bayard, en lui montrant le vieillard.*

EUPHÉMIE, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets.
Il a, d'un noble prix, su payer ses bienfaits;
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincere,
Il vient lui révéler les crimes de son pere.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé, par ses fils,
D'un double assassinat les généreux avis.
(*Gaston s'assied.*)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable !...
(*A Gaston, en se jettant à ses pieds.*)
Ah ! j'ai besoin de grace en venant vous sauver !

GASTON.

De grace ?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel?... Eh ! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets;
Je ne suis qu'un Bressan... Je fus jadis François.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance.
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois.
Mais un service ingrat sous un Roi trop austere,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légere.
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa Patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie!

BAYARD.

Eh! que n'y rentrois-tu, ramené par l'honneur?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle et je lui fais horreur!
Fier de mon origine, il faut que je la cache.
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolant vers les lys...
J'ai, du moins, à mon Roi pu rendre mes deux fils...
Combattant sous vos loix, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur pere.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos
succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus François!...

(*Avec plus de chaleur.*)
Mais je viens vous sauver... Eh! quel guerrier fidele,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle?
Ah! ce service heureux, ce retour de ma foi
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon Roi!

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre, au sein de la victoire.
Dans tout le sang François brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger.
Oui, près du mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances Romaines;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens.
Dans leurs Temples, déja, sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible!
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible,
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit, avec art, exposer le premier;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'ame de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur;

J'ai voulu vous soustraire à ces piéges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zele qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'ame, adore les Héros !

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets ? par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance.
J'ai vendu l'humble toît par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri, à part.*

Ah ! Dieu !

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur !

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux !...
(*Au Vieillard.*)
Acheve... Saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare ?

LE VIEILLARD.

Non, Prince ; l'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé :
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime.
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.

Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie.
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un Soldat François au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir ?

BAYARD, *avec transport.*

François, reprends ton nom.

GASTON, *au Vieillard, en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le tems presse...

(*A Bayard.*)

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse.

(*Appelant.*)

Je vais donner mon ordre... Entrez tous.

(*Plusieurs Officiers et Soldats entrent.*)

## SCENE V.

TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD.

GASTON, *à deux Officiers François, en leur montrant le Vieillard.*

Vous, Évreux..
Vous, d'Alegre, suivez ce vieillard courageux.
Il va vous indiquer deux secretes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues.

Cent guerriers, bien choisis, pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir...
*( A deux autres Officiers. )*
Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse ;
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés.
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide...
*( A deux autres Chevaliers. )*
Et vous, pour contenir le Citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toîts d'un vaste embrasement.
Le Palais d'Avogare est encore l'asyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile.
J'y vole, pour donner des secours prompts et sûrs
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs...
*( A Bayard. )*
Approuvez-vous ce plan ?

BAYARD, *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent !...
Moi seul j'en dois gémir ; d'autres bras l'accomplissent !

LE VIEILLARD, *vivement, à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince ; et je vais veiller sur ce gouffre de feux...
*( Comme une idée nouvelle qui lui vient sur le champ. )*
J'espere en découvrir le foyer redoutable !...
Si le Ciel y plaçoit ma perte inévitable,

Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort !
*( Il fait quelques pas pour s'en aller. )*

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*
Va, compte sur le prix de ce service insigne.
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, *se retournant, et l'interrompant.*
Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin ;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
*( Il sort avec quelques Chevaliers et quelques Soldats. )*

## SCENE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Bayard.*
ADIEU, Bayard !

BAYARD, *aux Soldats.*
Soldats ! qu'on me porte à sa suite.

GASTON.
Non ; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite.
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce Fort.
Ah ! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même :
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime ?
*( Il sort, laissant avec Bayard un Chevalier et quelques Soldats. )*

## SCENE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

IL est donc un triomphe, il est donc un danger
Que même, en le voyant, je ne puis partager ?...
( *Au Chevalier.* )
Écoute, ô mon éleve, espoir de la Patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton ayeul, le bouclier des Rois,
Ne quitte point Gaston ; sois par-tout son égide.
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
( *Le Chevalier sort.* )

## SCENE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

O DIEU ! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs ?...
( *Aux Soldats.* )
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs ?

Soldats! c'est un transfuge, accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille, ni Patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidele aux humains, dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve, en tous climats, l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître.
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

## SCENE IX.

ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS, BAYARD.

ALTÉMORE, *aux Soldats François qui gardent Bayard.*

Nemours vous mande, amis; Bayard est sous ma garde.
La défense du Fort désormais me regarde.

*(Il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.)*

## SCENE X.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi ! vous quittez Nemours ?

ALTÉMORE.

C'est lui qui l'a voulu...

(*Bas, à sa suite.*)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu ..

(*A Bayard.*)

Nemours tremble pour vous ; l'orage se déclare.
Lorsque dans son Palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce Peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit ;
Et, peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrete.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir :
Le crime, à force d'art, parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais, du moins, par cette expérience,
Tous vos Chefs connoîtront enfin la défiance.
L'impétueux François ignore les détours ;
Son ame est dans ses yeux et passe en ses discours.
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre ;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.

Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;
De ses traits à son ame il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile.
Elle offre, en souriant, le front de l'amitié;
Et d'un glaive couvert vous perce, sans pitié...
*( A part. )*
Le signal tarde bien!

BAYARD.

Si je meurs par un crime
L'assassin tremblera, mais non pas la victime!
Au moment de frapper, peut-être, l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

*( Entendant venir quelqu'un. )*
Il dit vrai!... Mais n'importe... Ah! que vient-on m'apprendre?
*( Il se retire un peu en arriere. )*

## SCENE XI.

EUPHÉMIE, BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

NEMOURS n'est point ici ?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre Palais même.

EUPHÉMIE.

Ah Ciel ! il est perdu !...
C'est là, Seigneur, c'est là que le piége est tendu,
*( Voulant sortir. )*
Que la foudre... Ah ! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible !
*( A part, en entendant le bruit affreux que produit l'explosion du Palais d'Avogare. )*
C'est toi dont la fureur... Dieu ! quel fracas terrible !
*( Elle s'appuie sur une colonne. )*
La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé !

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé !

ALTÉMORE,

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug François j'ai sauvé l'Italie !...

*( A Bayard. )*

Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie !

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu !

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi ! perfide !...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui, par ce foudre infernal,

J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal !...

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs !

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance !

*( Il va pour lui porter un coup de lance. )*

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit, et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître ! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance ?

Crois-tu combattre seul et mes Soldats et moi ?

*( Les Soldats s'avancent sur Bayard. )*

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez, voilà Nemours !

*( Altémore et ses Soldats tournent la tête, et apperçoivent Gaston. Altémore, comme anéanti, reste immobile, et laisse tomber sa lance. )*

## SCENE XII.

GASTON, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, BAYARD, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les Soldats Italiens à coups d'épée.*

C'EST la foudre pour toi !....

( *A Bayard, qu'il embrasse.* )

O mon ami !

BAYARD.

Cher Prince !... eh ! qui l'auroit pu croire ?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie, et l'opprobre et la gloire !...
Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au Duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas !

GASTON, *aux Soldats François, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas !...

(*Des Soldats François entraînent Altémore et les Soldats Italiens.* )

## SCENE XIII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

Mais, ô nouveau malheur ! ô ma chere Euphémie !

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie !

GASTON, *à Euphémie, en lui prenant la main.*

Euphémie !

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au Ciel.*

( *A Gaston, qu'elle apperçoit, en rebaissant les yeux.* )

Il n'est plus !... Ah ! Prince, vous vivez !

GASTON, *la relevant, et désignant le vieux transfuge François.*

Oui, ce digne vieillard... Il nous a tous sauvés !

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher !

GASTON.

J'arrivois dans ce Palais terrible,
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer, frémissant, éperdu,
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,

GASTON, *désignant le vieux transfuge François.*

Eh ! que fait ce vieillard ?... Qu'il vienne, avec ses fils...
Que mes bienfaits...

D'ALEGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême !
Instruit qu'en son Palais Avogare, lui-même,
Pour alumer sa foudre, avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher.
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage.
Mais soit que du Bressan le perfide courage
De périr avec vous fît son plaisir affreux,
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux, à la fois, loin du Palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglans rejettés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon pere !

BAYARD, *à part.*

O Soldat, qu'honore un beau trépas !
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas !
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable !
De la mort de mon pere, hélas ! je suis coupable !

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu !

EUPHÉMIE.

Ah ! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu !...
La nature m'imprime un sacré caractere,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel pere !

GASTON.

Je respecte, à la fois, et ressens vos douleurs...
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramene
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne...

(*A Bayard.*)

Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart;
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va !... Mais modere, au moins, ton ardent caractere!
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-tems.
Ta carriere d'honneurs est remplie à vingt ans.
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire;
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire!

FIN.

MAR 2 - 1932